

STÉPHANIE SCHWARTZBROD

La Cuisine de l'exil

récits et recettes

ACTES SUD

à Nicolas, Raphaël, Marguerite et Alma, mes adorés

C'est un exil intérieur qui a précédé l'exil physique de mon départ pour la France. On ne mesure pas ce qu'implique le fait de partir. On ne se rend pas compte qu'il ne s'agit pas d'un choix, et qu'une fois exilé, on l'est pour toujours.

RITHY PANH

De mes yeux grands ouverts jusqu'à être glacés, je regarde. Sans bouger. J'ai transgressé ma propre interdiction. Je me suis retournée. Et voilà que, comme la femme de Loth, je me suis figée. Pétrifiée jusqu'à la fin des siècles, je verrai ma terre s'éloigner doucement, tout doucement.

NADEJDA TEFFI

Tout exilé porte en lui deux langues, deux paysages, un monde duel.

AHARON APPELFELD

*Dans l'art de perdre, il n'est pas dur de passer maître.
J'ai perdu deux villes, de jolies villes. Et, plus vastes,
Des royaumes que j'avais, deux rivières, tout un pays.
Ils me manquent, mais il n'y eut pas là de désastre.*

ELIZABETH BISHOP

AVANT-PROPOS

Un ami m'a raconté qu'il n'avait pas mangé la cuisine de sa mère pendant sept ans. Après avoir quitté le Cameroun pour fuir les persécutions dont il était l'objet en tant que journaliste, il a vécu la vie chaotique des réfugiés. Il y a quelque temps, sa mère a réussi à lui faire parvenir un plat, en le confiant à des amis qui venaient en avion depuis Yaoundé. Il a organisé une fête, invité ses meilleurs amis, pris des photos qu'il a postées sur Facebook et dégusté, les larmes aux yeux, ce plat introuvable en France, l'*ovianga*, qu'il n'avait pas mangé depuis sept ans.

J'ai eu envie d'écrire un livre de témoignages d'hommes et de femmes venus d'ailleurs, avec dans leurs bagages les recettes de leur pays, de leur enfance, de leur famille. Parler de leur cuisine, pour eux, c'est livrer des bouts de leur histoire et du chemin qui les a menés de là-bas à ici... Un chemin de vie, pour nous faire réfléchir sur l'ici et l'ailleurs, les liens qui se tissent de l'un à l'autre, leur entente possible ou impossible, ce qui forme peu à peu cette drôle d'identité... Celle d'exilés. De déracinés. J'ai la sensation que ces témoignages, tout subjectifs et partiels qu'ils soient, en disent beaucoup sur l'histoire de chaque pays mais aussi et surtout sur cette vie désormais coupée en deux.

J'ai eu envie de parcourir le monde en explorant les cinq continents, mais aussi, et cela me paraît essentiel, les époques, des années 1920 jusqu'à aujourd'hui, les milieux sociaux, les âges, les raisons qui ont poussé chacun à partir : une dictature... une rencontre amoureuse... une révolution... l'envie de voyager... la possibilité d'un métier... une guerre... le besoin de vivre une vie meilleure...

Chaque témoignage sera suivi de cinq recettes emblématiques du pays ; une liste d'adresses d'épicerie où l'on peut se procurer les spécialités de chacun se trouve en fin d'ouvrage, comme dans un guide de voyage.

Quand on quitte un pays, la cuisine est peut-être la chose la plus facile à transporter. Quand les produits sont à peu près disponibles, les recettes font partie de ces rares souvenirs qui peuvent reprendre vie, redevenir tangibles grâce à une odeur ou un goût venu de l'enfance. Alors, ce qu'on a laissé derrière soi surgit soudain... C'est une des choses qui m'intéresse dans ce livre, regarder comment chacun, avec son histoire, toujours différente, a continué à perpétuer la cuisine de son pays d'origine, et parfois avec une force encore plus grande, afin de garder un peu de ce pays si difficile à quitter.

C'est un livre qui explore le monde, l'Histoire et, ce faisant, une part de notre histoire et de notre culture. On y croise toutes ces vagues d'immigration qui ont fait de ce pays ce qu'il est aujourd'hui. On y trouvera ceux qui sont partis de Russie après la révolution d'Octobre, ceux qui ont fui les pogroms et ont réussi à traverser la Seconde Guerre mondiale sans disparaître, ceux qui sont rentrés d'Algérie après l'indépendance, ou qui sont venus à la recherche d'une vie meilleure après les Trente Glorieuses, les Vietnamiens venus en France peu après la chute de Saïgon, les Sud-Américains arrivés au temps

des dictatures, les Grecs chassés par la crise économique, des adolescents partis seuls sur les routes en quête d'une vie meilleure, des Irakiens et des Syriens fuyant la guerre...

Ce qui m'intéresse, c'est la façon dont chacun trace un portrait de la France dans sa manière de la regarder et de l'éprouver, et comment celle-ci, au fil de ces témoignages, transparait.

Ce qui m'intéresse, c'est le rapport à l'exil, à cette dualité, cette vie comme raturée... Tout au long de ces témoignages, on entend souvent les mêmes réflexions revenir, comme si, que l'on soit riche ou pauvre, parti dans de bonnes conditions ou non, cet exil traçait chez chacun un même sillon.

L'exil me touche. Je ne viens pas d'ailleurs... Pourtant, j'ai la sensation que cela atteint une partie de moi plus intérieure. À l'image de cette citation des *Trois Sœurs* de Tchekhov : *Aujourd'hui, il fait doux, on peut laisser les fenêtres grandes ouvertes, mais les bouleaux n'ont pas encore de feuilles. Notre père a été nommé chef de brigade ici, et nous avons quitté Moscou avec lui il y a onze ans, je me rappelle très bien, mais Moscou à cette époque, au début mai, baigne dans le soleil, il fait chaud, tout est en fleurs. Onze ans déjà, et je me souviens de tout, comme si nous en étions partis hier. Mon Dieu ! Ce matin, je me suis réveillée, j'ai vu toute cette lumière, j'ai vu le printemps, et j'ai été envahie d'une telle joie, d'une terrible envie de revenir chez nous.* J'ai la sensation qu'on a en chacun de nous un Moscou vers lequel nous ne cessons de vouloir revenir. Je ne sais pas quel est le mien. Je sais juste que je porte un nom à consonance étrangère rempli de mythes et de voyages, qu'il y a dans ce livre beaucoup de proches, une amie d'enfance, une cousine lointaine, des compagnons de travail, un beau-frère, mon compagnon, ma belle-mère, qu'un film comme

Welcome in Vienna me touche profondément et que la politique envers les migrants, aujourd'hui, en France et dans le monde, me bouleverse...

STÉPHANIE SCHWARTZBROD

Les proportions sont pour 6 personnes.

1924

URSS – *TATIANA (1922-2004)* –
NICOLAS, SON FILS

LITTLE RUSSIA

Mes grands-parents ont fui la Russie dans les années qui ont suivi la révolution d'Octobre, au début des années 1920. Ils ne pensaient pas avoir de place dans la Russie révolutionnaire, pour des raisons très différentes. Mon arrière-grand-père paternel était un homme politique qui avait fondé le parti social-démocrate avec Lénine, dans les années 1890, avant de suivre une évolution qui l'avait amené à ce qu'on appelait le marxisme légal. Il était marxiste mais il pensait que la Russie n'avait pas un développement économique suffisant pour passer au socialisme et s'il croyait au socialisme, il ne croyait pas en la révolution. Son fils, mon grand-père, était alors un jeune homme déjà marié. Il a suivi ses parents en ayant la chance d'avoir une femme aux origines françaises (dont les ancêtres avaient fui la Révolution française pour se réfugier en Russie...), ce qui a rendu son intégration bien plus facile. Mon grand-père maternel, lui, était un officier de l'armée blanche. Il a dû fuir lorsque celle-ci a été défaite. Mon père est né quelques mois après l'arrivée de ses parents en France. Ma mère est née dans un camp de transit en Allemagne, sur le chemin de l'exil.

Enfant de réfugiés russes, je suis née en Allemagne, en 1922, dans un camp de transit où furent regroupés les différents lambeaux de l'armée du général Bermont fuyant devant les rouges. Quittant la Russie, des colonnes entières commencèrent un long exode hivernal à travers la Roumanie, la Pologne pour enfin aboutir au camp de Wünsdorf, près de Berlin. Là, dans les baraquements d'un ancien camp de prisonniers musulmans de la Grande Guerre, à l'ombre d'un minaret, commença une vie en marge de toute vie. Anciens officiers blancs, femmes vêtues encore des capotes militaires dans lesquelles elles avaient suivi leurs maris à travers des étapes sans fin, enfants nés le long des routes enneigées de l'Europe centrale... Tous vécurent un étrange rêve de vieille Russie.

Dans une Allemagne déjà affamée par l'inflation, subissant eux-mêmes une demi-famine, ils restaient là, groupés, resserrés, ayant peur de souscrire un contrat de travail, peur de quitter ces baraques où ils pouvaient encore porter l'uniforme. Le soir, à la lumière des feux de camp, on pouvait, en chantant de vieux chants russes, croire que tout n'était pas encore terminé... Croire que, demain, on rentrerait à la maison ! Là-bas, au-delà des limites du camp, n'était-ce pas la véritable émigration qui commençait ?...

Pourtant... le temps passait... les enfants naissaient... la faim augmentait et... insensiblement, il fallait accepter l'idée que tout était terminé. L'un après l'autre, le front bas, ils rentraient un soir d'une randonnée honteuse et disaient : Voilà, j'ai signé... Nous partons dans un mois en France... Je serai manœuvre dans une usine !...

Et le camp se vidait... et la vieille Russie s'estompait dans un passé encore si réel, si fabuleux, si sanglant. Les hommes se mettaient à boire en cachette pour fouetter leur désarroi. La peur, la douleur, l'envie de vivre alors que l'on est encore si jeune, brisaient et entrecroisaient les couples. L'amour devenait haine dans ce quotidien de cauchemar, le simple

désir devenait la porte ouverte à un rêve d'évasion et d'ir-réalité.

C'est ainsi qu'un 14 mai, jour de mon anniversaire, nous débarquâmes à Paris, gare de l'Est... famille déjà à moitié brisée... mon père ne pouvant plus vivre sans alcool... ma mère ne pouvant plus vivre sans un semblant d'amour et de protection et puis... deux petites filles... ma sœur et moi.

Oui, être fille d'émigrés, c'est avant tout être exclue... exclue de la rue, des magasins, des jardins où l'on vous promène car vous ne comprenez pas la langue dans laquelle on vous parle.

Je suis né dans les années 1960, près de quarante ans après l'arrivée de mes parents et de mes grands-parents. À la maison, on parlait le plus souvent russe, parfois français, souvent une sorte de pidjin russo-français. On me lisait des contes russes pour enfants, je parlais un peu français avec mes frères et sœurs qui allaient déjà tous à l'école et avaient pris l'habitude de parler français. Malgré tout, le russe est ma langue de base puisque quand il s'agit d'exprimer des émotions, je le fais en russe. Ainsi, je parle toujours russe aux animaux ou aux nourrissons, eux qui se moquent de la langue dans laquelle on s'exprime et qui, de toutes les façons, ne répondent que par des gestes, des mimiques ou des petits cris...

Quand j'étais jeune, j'avais très peu d'amis "français", car je côtoyais peu mes copains de classe. Mes "vrais" copains, c'étaient les enfants et les petits-enfants de l'immigration russe. On vivait dans une sorte de *Little Russia* à Paris. Mon père était prêtre de la paroisse orthodoxe de langue française de la rue Daru et, tous les dimanches, j'allais à l'office puis à des réunions organisées par des mouvements de jeunesse. Chaque été, je partais un mois, un mois et demi dans une colonie, le tout était organisé pour les enfants et les petits-enfants de l'immigration...

L'Église orthodoxe en France était une Église d'émigrés, donc une Église pauvre. Il n'y avait pas d'enjeu politique comme il peut y en avoir dans le catholicisme romain, plus proche du statut d'État. Les prêtres étaient choisis parmi les membres de la paroisse et, comme ils pouvaient être mariés, il s'agissait souvent de pères de famille, il y avait donc une atmosphère très familiale. Mes parents étaient très croyants mais d'une manière assez philosophique. Peut-être mon père luttait-il contre une certaine dilution de la religion qu'il constatait dans la société, mais la foi de mes parents n'était pas moralisatrice. On m'a peu parlé d'enfer ; s'il y en avait un, c'était l'absence d'amour. Lorsque, adolescent, on m'a expliqué la théologie, on m'a parlé des pères de l'Église et de la "petite philocalie du cœur", mais aussi de Simone Weil ou de Teilhard de Chardin. On m'a transmis le sentiment de la communauté, peut-être comme dans toutes les communautés d'immigrés.

Nous étions une grande famille. À chaque mariage, à chaque enterrement, il y avait deux cents personnes et j'avais cinquante copains. Dans ces communautés-là, tout le monde est accepté, c'est quelque chose qui transcende un peu les classes. Dans ces paroisses, se retrouvaient les plus riches et les plus pauvres, ceux qui s'intégraient et ceux qui restaient définitivement étrangers. Peut-être parce que tous avaient émigré, il n'y avait pas de rapport de subordination entre les gens. Tous ces gens, ou leurs parents, avaient été serveurs, cuisiniers ou chauffeurs de taxi. Mon grand-père, le beau-père de ma mère, avait fait trente-six mille métiers, il avait été ouvrier puis footballeur, chanteur de cabaret puis cuisinier. Ma mère a vécu toute sa jeunesse dans un pensionnat catholique parce que sa mère habitait à l'hôtel et ne pouvait pas vivre avec elle. Je ne sais donc pas si c'était la Russie ou les conditions de l'émigration qui faisaient que les différences sociales

étaient assez arasées, mais c'était très agréable. Dans cette enfance, dans ces colonies russes, du plus intelligent au plus imbécile, on était assez unis. Les gens pouvaient être en rupture, plus ou moins marginalisés, mais malgré tout, ils faisaient partie de cette communauté.

Dans les colonies russes pour enfants, au début, on ne parlait quasiment que russe ; au fil des années, on s'est mis à parler de plus en plus souvent français. Et tous les matins, on levait le drapeau russe et on criait : *Pour la Russie et pour la foi !* Cela nous faisait plutôt rigoler, on ne prenait pas vraiment cela au sérieux mais on le faisait. Je n'ai jamais pensé une seconde à ce que j'étais en train de dire à ce moment-là...

Quand je suis entré en seconde, je me suis fait, pour la première fois, des amis totalement français, même si l'un d'eux était d'origine vietnamienne, un autre d'origine brésilienne et beaucoup de filles d'origine arménienne, et ils ont pris de plus en plus de place dans ma vie. Progressivement, je me suis désintéressé du milieu russe qui était assez religieux, ce qui, alors, commençait à me peser.

J'ai commencé à m'intéresser à la culture, à la littérature française, au rock, au jazz, bref, à tout ce qui peut attirer un adolescent qui a la chance de fréquenter un lycée du centre de Paris. Chez nous, on écoutait plutôt de la musique classique mais aussi des chansons russes, des chanteurs de l'époque comme Boulat Okoudjava... On parlait bien sûr des grands écrivains russes, mais je ne les lisais pas encore. Je les ai lus bien plus tard... En seconde, mes amis étaient plutôt à l'extrême gauche, amateurs de surréalisme, de choses parfois marginales par rapport à la France mais qui, à l'époque, représentaient pour moi l'esprit français...

On va chez les uns chez les autres, on parle d'autrefois, on chante. Blotties sous la table, dans cet espace voilé et restreint

qui est devenu leur chambre d'enfants pauvres, les petites filles écoutent les voix, au-dessus d'elles, parler d'un pays si beau que l'on nomme Russie... Le soir, dans leur lit, elles rêvent de cette vie incroyable où tout le monde boit du thé sur des vérandas, où des jeunes officiers dansent avec maman vêtue d'une robe blanche, où la terre a une autre odeur, les fruits, un autre goût, les acacias et les lilas, des senteurs à vous donner le vertige... senteurs que seuls les Russes peuvent connaître.

Juchée sur les épaules de papa, l'enfant contemple la procession de la nuit pascalle dans le hangar tenant lieu de chapelle orthodoxe à Boulogne-Billancourt. L'encens... les cierges... les fleurs... les chants... Soudain, elle se penche, les yeux pleins d'étoiles, vers sa sœur ballottée par la foule, crie presque : Irène... Irène... comme c'est beau... Nous voilà revenues en Russie !

Nous habitons toujours de tristes chambres d'hôtel qu'il faut encore et encore quitter car il n'y a pas d'argent pour payer le loyer. Hôtels toujours plus sombres, toujours plus sales, peuplés de Russes qui tous se connaissent, tous sont pauvres, pour qui la vie réside dans la crainte de ne pas trouver de travail, dans la terreur de le perdre.

Puis, papa se remet à boire... l'ami avec lequel il avait ouvert une auto-école est parti avec tout l'argent... Papa a retrouvé du travail. Il est mécanicien dans un garage... Il ne veut pas oublier la Russie, il ne peut pas oublier qu'il sait le latin, le grec, les hautes mathématiques... Pour Pâques, il met son uniforme avec toutes ses décorations. Le soir, ses anciens camarades de régiment viennent... Il faut bien boire pour oublier que l'on a été un héros, que l'on a été un homme dans un autre monde... Maman déteste les camarades de papa, ils font du bruit, ils le font boire. Eux disent que maman est snob et ne comprend pas son mari.

"Oncle Serge" est revenu et un soir, calmement, tristement, les parents nous expliquent que nous devons aller en

pension... que l'on a proposé à papa une chambre au-dessus du garage... que ce sera plus simple pour lui... Maman ira habiter chez "oncle Serge". Nous viendrons chez elle tous les samedis mais, les dimanches, nous irons tous voir papa au garage... Ce sera mieux pour tout le monde.

À un moment, la religion est devenue trop pesante pour moi et comme tous mes amis russes y étaient liés, je leur ai tourné le dos et j'ai coupé les ponts. J'avais envie de voir d'autres gens, de découvrir d'autres choses. Ma famille, plutôt cultivée, m'avait transmis le goût de la lecture et c'est par la lecture que je me suis remis progressivement à la culture russe. De quinze à vingt-cinq ans, je n'ai lu que les surréalistes, Bataille, Artaud, Blanchot, Duras, tout ce que la culture française avait à m'offrir de meilleur, selon moi... À vingt-cinq ans, parce que je lisais beaucoup de poésie, j'ai commencé à lire des poètes russes... J'ai lu quasiment toute la poésie du Siècle d'argent : Tsvetaeva, Akhmatova, Mandelstam, Pasternak, et des poètes plus jeunes comme Maïakovski. Puis j'ai passé sept ou huit années à traduire Marina Tsvetaeva.

J'ai fait pas mal de traductions et je pense que si j'ai eu besoin de traduire, c'est parce qu'il y a des choses, des gestes, des comportements, des façons d'être affecté qui ne passent pas si facilement d'une langue à une autre, qu'il faut prendre le temps de traduire. Des origines russes de mes parents, il me reste la langue même si je n'ai pas toujours l'impression d'assez bien la maîtriser, et un certain rapport à l'autre un peu teinté d'idiotie bienveillante.

J'ai souvent l'impression de ne connaître qu'une Russie fantasmatique qui est celle que m'ont racontée mes parents ou celle que j'ai pu entrevoir à travers la littérature. Je sais très bien que la Russie d'aujourd'hui n'a absolument rien à voir avec cette Russie-là. D'ailleurs, les quelques fois où

j'y ai été, cela ne m'a pas fait plus d'effet que ça. J'ai des spécificités qui ne sont qu'à moi, qui sont le croisement de ma culture française et de ma culture russe, de ma jeunesse dans cette *Little Russia* parisienne.

Les couloirs sont longs et blancs, des petites filles en tabliers noirs, cols blancs courent le long des couloirs. Ce sont encore les vacances et l'immense pension semble presque vide. Nous nous tenons par la main avec Irène et les autres sont toutes des ennemies... une fillette me tire par la natte... je la mords au doigt... elles sont toutes autour de nous et disent des mots que nous ne comprenons pas... Nous sommes les petites Russes... les petites sauvages... les petites étrangères...

Cela commence par une punition... Une de ces punitions où on vous met dans le couloir avec un écriteau au dos : bavarde – vaniteuse – méchante – menteuse... Tout le monde passe par le couloir et chacun rit ou, ce qui est pire encore, vient vous plaindre ou vous consoler. Je suis écrasée de honte... et... cette pensée Mais je n'ai qu'à faire comme si j'étais demain... demain je ne suis pas punie... demain je ne suis pas là. Je regarde celles qui passent avec un regard moqueur... elles ne savent pas que je ne suis pas là... Je viens de découvrir ma puissance, je viens de découvrir que je peux à volonté fermer ou ouvrir les portes du temps.

Comme cela m'aide à vivre... malgré tous mes efforts, je reste à la frontière du français et du russe que je ne puis oublier sans trahir maman. Alors je joue aux petites portes. Lorsque je suis rue Daguerre, je ferme la petite porte française. À la pension, c'est celle menant chez maman qui est close à double tour. Il y a deux petites filles menant deux vies parallèles et qui ne veulent pas communiquer. Leur seul point commun est ce "je" qui peut tout.

À la pension... je lis la comtesse de Ségur... La Semaine de Suzette... Chez maman, m'attendent L'Homme qui rit

de Victor Hugo, Les Misérables, Les Frères Karamazov. Maman, à la pension on dit que ces livres sont à l'index ! – Sottises... (Voilà le danger de laisser les deux domaines communiquer !) L'index, c'est ta conscience !

Parfois, alors que le confort intérieur de la pension semble avoir apaisé totalement la petite fille française, la petite fille joyeuse et en sécurité... voici qu'un cauchemar, la nuit, remet tout en question... Je rentre à la maison, le samedi... la rue Daguerre est plus sombre et plus longue que dans la réalité... je cours... voici l'hôtel... je veux entrer... et... il n'y a plus de porte. Je sais que maman est là, dans la maison... et il n'y a plus de porte.

LA CUISINE

J'aimais beaucoup les *kotletys*, des boulettes de viande frites, la *kacha*, bouillie de sarrasin que ma mère finissait toujours de cuire en plaçant la marmite sous son édredon, la *pashka*, sublime gâteau de Pâques au fromage blanc, le *bortch*, les *pelmenis*, raviolis aux trois viandes... le caviar d'aubergine, la tourte au chou. Le mari de ma grand-mère était cuisinier. À la fin de sa vie, il vivait chez nous mais il nous faisait assez peu souvent à manger. Il avait cuisiné toute sa vie et ce n'était sûrement pas le métier qu'il avait envie de faire au départ, il n'avait plus envie de préparer à manger après la retraite...

L'aneth fait partie du goût de mon enfance. À l'époque, il était difficile d'en trouver, cela n'existait pas vraiment encore dans les plats français, mais chez nous, on mangeait beaucoup d'aneth. Je devais avoir une vingtaine d'années quand l'aneth est devenu une herbe à la mode. J'en étais ravi car c'était un goût que j'avais perdu... Dans notre cuisine, on en mettait partout. Finalement, je cuisine assez

peu de plats russes, sauf pour les grandes fêtes, mais quand je peux, je parsème mes plats d'aneth. Ce qui est étrange, c'est que j'ai très souvent envie de manger des plats de mon enfance et pourtant, je ne les cuisine pas. Parfois, il m'arrive de faire un bortch avec des pirojkis, pour les très grandes occasions, mais c'est très long à préparer.

En fait, je n'ai jamais retrouvé le goût de mon enfance. Le goût des *kotletys* de ma grand-mère par exemple... Il y avait de la viande, il y avait des œufs, de la mie de pain trempée dans du lait, mais pas trop, car sinon, ça devient écœurant, le tout roulé dans de la chapelure et frit... Peut-être qu'aujourd'hui on n'ose plus frire comme on le faisait autrefois... Je ne cuisine que pour mes enfants, mais étrangement, je n'ai jamais éprouvé le besoin de leur faire partager ce goût-là... Il y a des choses que j'ai envie de transmettre à mes enfants mais j'avoue que c'est très impalpable. Je déteste la fausse nostalgie, les cuillères en bois et les matriochkas... Enfin, je trouve cela juste un peu vide et creux... Aujourd'hui, je n'ai aucune envie de me raccrocher à ça. J'ai longtemps éprouvé la nostalgie terrible d'une enfance perdue à jamais et cette nostalgie m'a longtemps fait souffrir car j'avais coupé les ponts. Je n'ai surtout pas envie de transmettre cette nostalgie à mes enfants.

Un père qui buvait... un père qui devenait amnésique petit à petit... Tantôt il vient, m'explique les fractions comme personne au monde ne saura plus me les expliquer. Tantôt, il disparaît durant des mois et reparait hirsute, hagard, silencieux d'un silence qui m'angoisse d'une sourde terreur.

Un jour, on m'appelle au parloir... C'est jeudi, toutes les autres sont là avec leurs familles. Au fond du parloir... déguenillé, rouge, vacillant, une immense boîte de chocolats sous le bras... papa venu me souhaiter ce qu'il pense être ma fête !... J'ai honte... honte d'avoir honte... je n'arrive pas

à parler, je n'arrive pas à dire merci... je voudrais fuir, fuir ou me jeter dans ses bras... Je ne bouge pas.

Il me sourit furtivement et s'en va...

Il faut traverser tout le parloir, cette grande boîte dans les mains... la tête haute, le regard provocant, la honte de la trahison au cœur... Je dois avoir l'air très méchant, car jamais personne n'osa me parler de ce jour-là.

Je ne revis plus papa... Il fut interné après avoir été retrouvé errant dans les rues ne sachant plus son nom. Les médecins expliquèrent que l'amnésie ne venait pas seulement de l'alcool, mais d'une contusion à la tête reçue durant la guerre. Cette guerre où il fut un héros. Il est mort durant la guerre de 1939-1945, en Corrèze, où son hôpital psychiatrique avait été évacué.

Maman se doute bien que j'ai honte... depuis que papa ne travaille plus, ne donne plus d'argent pour moi, elle a dû commencer à travailler comme serveuse dans un restaurant russe. Que de fois elle me dit être heureuse de gagner notre vie !... Que de fois elle me regarde intensément, me disant que rien ne peut blesser la dignité humaine tant que l'on demeure "vraie". Je me tais... têtue... Je ne sors plus le dimanche car maman travaille ce jour-là. Par contre, on m'autorise à la voir le jeudi. Chez maman, je lis, je lis un tas de livres. Je parle peu. Un jour maman demande : Tu ne t'ennuies pas le dimanche ? – Non, j'aime aller à la messe, j'aime les promenades dans Paris avec les petites filles. – Alors, tu es heureuse ?

Je détourne la tête. Maman soulève mon menton, me regarde dans les yeux et dit lentement : Tu sais que je travaille rue de la Harpe, si un jour vous passez par là, pourquoi ne pas venir me voir avec tes amies. Je vous offrirai des gâteaux. De nouveau, je détourne la tête, mais pas assez vite pour ne pas voir le regard de maman qui me transperce comme une épée flamboyante. Il semble me dire : Il faut avoir toujours le courage de porter sa vérité !